

INTRODUCTION GÉNÉRALE

LES MOTS DE L'ANTIPATHIE OBSESSIONNELLE

Frédéric CHAUVAUD, Jean-Claude GARDES,
Christian MONCELET et Solange VERNOIS

Archaïsmes ou néologismes, savants ou populaires, à sens propre ou figuré, les mots ne manquent pas, dans différentes langues anciennes ou modernes, pour désigner les victimes d'un détournement, intéressé, de culpabilité ou d'un harcèlement plus ou moins haineux. Les boucs émissaires, les souffre-douleur, les têtes de Turcs et autres parias tourmentés font partie des invariants sociaux, quels que soient les systèmes politiques, les idéologies dominantes, et la taille ou le statut des communautés humaines. Dans le lexique de la haine, ordinaire ou exceptionnelle, un sous-ensemble concerne les comportements de persécution ritualisée, de mise à mal ou à mort d'un individu visé par une salve consensuelle.

Boucs et misères...

Au bestiaire apotropaïque appartient la locution imagée et commune « bouc émissaire », héritée du judaïsme, via le christianisme. Dans la tradition juive, le grand-prêtre, avant d'entrer, une fois l'an, dans le tabernacle, choisissait un bouc sur lequel il imposait une main, confessait ses fautes et celle du peuple puis demandait à Dieu de détourner sur la bête cornue les châtiments mérités par la communauté humaine. Après quoi, le bouc était abandonné à son triste sort dans quelque précipice désertique. Le bouc émissaire était appelé « azazel » en hébreu, appellation consciencieusement répertoriée dans le *Dictionnaire national* de Bescherelle (1856) et dans le *Litté* (1863-1877).

D'autres langues européennes usent d'appellations semblables à référent ovin en raison d'une culture chrétienne commune et séculaire: *scapegoat* en anglais), *Sündenbock* (en allemand), *zondebok* (en néerlandais), *chivo expiatorio* (en espagnol), *capro espiatorio* (en italien), *bode expiatorio* (en portugais).

Le substrat gréco-latin du français se retrouve dans le vocabulaire savant des écrivains et des critiques. Si « pharmacie » appartient au lexique usuel, son parent linguistique *pharmakos* est cantonné à l'étude de l'Antiquité. En grec ancien, le mot neutre *pharmakon* était ambivalent – « poison » et « remède » – comme l'a rappelé Jacques Derrida dans « La pharmacie de Platon » (*La Dissémination*). Quant au rite du *pharmakos*, il était l'équivalent de celui du bouc émissaire pour le judaïsme primitif. Afin de conjurer une calamité, on bannissait du pays, voire de la vie, une personne innocente (parfois une bête), vouée au sacrifice salvateur, pour le bien de la collectivité.

Dans notre langue partiellement hellénisée, le substantif féminin *apotropée*, relevant du même champ lexical, a désigné soit une brebis immolée (pour calmer l'ire des dieux et se protéger d'un danger), soit un chant versifié à même finalité. Les anthropologues usent parfois de l'adjectif « apotropaique » pour qualifier des objets ou des textes censés protéger d'un sort funeste (fer à cheval, chouette clouée à une porte, formule talismanique...).

Emprunté au domaine latin, « hostie » a, de nos jours, perdu son sens premier au seul profit de la désignation de la mince rondelle de pain sans levain partagée dans l'office catholique. Mais, il faut savoir que, de la même famille que *hostis* (« ennemi »), *hostia* désignait, dans l'Antiquité romaine, la victime offerte aux dieux. Il s'agissait d'un ennemi sacrifié soit avant un combat pour s'attirer une chance de vaincre, soit après la victoire en guise de reconnaissance. Le *Dictionnaire de l'Académie française* (1^{re} édition, 1694) rappelait cette première acception « victime que l'on offrait, immolait à Dieu. » Au xvii^e siècle, la traduction de la *Bible*, dirigée par Le Maistre de Sacy, proposait « hostie » pour désigner le bouc émissaire : « [le grand prêtre] mettra la main sur la tête de l'hostie, et elle sera reçue de Dieu et lui servira d'expiation » (*Le Lévitique*, I, 4). Avec le sens général (donc non chrétien) de « victime », « hostie » appartenait au registre poétiquement noble chez des auteurs comme Corneille.

Le lexique dépréciatif

Les différents lexiques s'enrichissent à partir d'analogies plus ou moins dégradantes. L'être criblé de haine est assimilé à un animal déconsidéré, voire à une chose. Ce peut être un animal qui fait tache, une « bête noire » qui s'attire une aversion constante, un objet de malédiction collective, comme « la brebis galeuse ». Porteuse d'un mal contagieux, cette dernière est évitée ou, pire, évincée ; ainsi de l'animal, ainsi de l'homme jugé coupable d'une altérité dangereuse. Tel aussi le « mouton noir » au milieu d'un troupeau clair, tel enfin « le vilain petit canard », tout droit venu de l'imagination du conteur danois Andersen (*Den grimme ælling*, 1842). L'histoire, à

fin heureuse, commence très mal pour ce volatile orphelin, recueilli par une cane puis mis à l'écart, raillé en raison de la différence corporelle, contraint de fuir sa famille d'adoption et de subir d'autres vexations avant d'être accepté dans la compagnie flatteuse de cygnes. Plus rarement, la comparaison animalière prend un accent baudelairien et rapproche le souffredouleur de l'albatros, dont se moquent des « hommes d'équipage » en constatant que « le voyageur ailé » est devenu, sur le pont, « comique et laid » (« L'albatros », *Les Fleurs du mal*). En italien, le membre d'un groupe en butte aux sarcasmes collectifs est appelé *zimbello*, qui signifie, au sens propre, un oiseau attaché à une corde et qui sert à racoler d'autres oiseaux. En anglais, le laissé-pour-compte, l'opprimé devient un *underdog* (le chien qui perd dans un combat).

La multiplicité des attaques contre une personne isolée s'est exprimée autrefois en usant d'une analogie désormais désuète, en raison de la raréfaction de la plupart des armes blanches. Elle aurait pu, néanmoins, être pérennisée puisqu'elle s'ancre originellement dans une pratique culinaire toujours vivace. « Larder quelqu'un d'épigrammes, de brocards » s'est longtemps employé (au moins du xvii^e au début du xx^e siècle) pour décrire la victime de railleries répétées, blessantes comme des coups d'épées redoublés, eux-mêmes assimilés visuellement aux morceaux de lard introduits dans la viande par les rôtisseurs.

Une autre appellation métaphorique a eu un rapport avec le métier des armes. Le *Dictionnaire de L'Académie française* (4^e édition, 1762) permet de comprendre la naissance de l'expression « être le plastron de » :

« *Plastron*: la pièce de devant de la cuirasse que les cavaliers portent à la guerre. On appelle aussi *plastron*, une espèce de devant de cuirasse, rembourré et matelassé par dedans, et recouvert de cuir par-dessus, dont les maîtres d'armes se couvrent l'estomac, lorsqu'ils donnent leçon à leurs écoliers. Tirer au plastron.

On dit figurément, qu'un homme est le plastron des railleries de tout le monde, pour dire, qu'il est en butte aux railleries, aux brocards de tout le monde. »

Le plastron, au propre et au figuré, essayait donc une multiplicité de coups. Il en va de même pour l'expression « tête de Turc » qui a son équivalent en espagnol (*cabeza de turco*), en portugais (*cabeça de turco*) et en italien (*testa di turco*). S'agit-il d'une exportation française ou d'un emprunt à l'extérieur? Impossible, en l'état actuel de nos recherches, de trancher. On imagine une référence humaine alors qu'il s'agit d'abord d'un objet, plus exactement d'un instrument ludique pour mesurer sa force dans une attraction foraine. La référence humaine est, historiquement, secondaire et métaphorique. Dans la seconde moitié du xix^e siècle, les amateurs pouvaient tester leur force musculaire dans les foires grâce à un dynamomètre décoré

d'une tête enturbannée, celle d'un Turc. Ce choix s'expliquait par le stéréotype proverbial « fort comme un Turc ». L'expression « tête de turc » a d'abord désigné l'instrument de mesure festive, puis l'attraction et, par analogie – plusieurs personnes « frappant » une même cible – tout individu visé par des attaques et des moqueries répétées. Le sens figuré s'impose au début du xx^e siècle comme on peut le constater dans le *Larousse universel* en deux volumes de 1922-1923 ou dans *Fermina Marquez* (1911) roman de Valéry Larbaud : « C'étaient ses plastrons et ses têtes de Turc. Il les affolait. Il les persécutait. Il leur faisait sentir qu'il avait toujours une chiquenaude à leur disposition dès qu'ils deviendraient grossiers. »

L'abolition de la hiérarchie des règnes ou, plus exactement, la dévalorisation de l'animé caractérise la polysémie de « souffre-douleur ». Littéré livre ces trois significations : « 1 – Personne qu'on n'épargne point, et qu'on expose à toutes sortes de fatigues. 2 – Personne qui est le but des plaisanteries et de la malice des autres. (« Il me paraît que chacun a son souffre-douleur », Voltaire, *Correspondance*). 3 – Familièrement. Bête de somme ou objet qu'on sacrifie à toutes sortes d'usages (« Je mets cet habit quand le temps est mauvais ; c'est le souffre-douleur »).

« Tête de Turc » et « souffre-douleur » ont désormais supplanté non seulement « plastron » mais aussi « pâtira » (ou « pâtiras ») dont des emplois sont attestés au xviii^e siècle et qui figure dans certains dictionnaires modernes : le *Dictionnaire de l'académie* de 1932-35, le *Petit Larousse* de 1959, la version internet du *Trésor de Langue Française...* Le très précieux *Dictionnaire de synonymes et mots de sens voisin* de Henri Bertaud du Chazaud le signale (« Quarto », Gallimard, 2003) tandis que les ouvrages pour le grand public ignorent désormais ce substantif tombé en désuétude. Du point de vue du champ morphologique, « pâtira » est au verbe « pâtir » ce que « souffre-douleur » est à « souffrir ». C'est en employant ce mot que Balzac, dans *Les Paysans* (1850), énonce un constat, amplement illustré dans le présent ouvrage :

« Vermut était le pâtiras du salon de madame Soudry. Aucune société n'est complète sans une victime, sans un être à plaindre, à railler, à mépriser, à protéger. »

Dans le registre spécifique du souffre-douleur, la référence à l'enfant est quasiment naturelle. Être corporellement et socialement faible, le petit d'homme est parfois mal aimé, soumis même à une exécution sordide. Faits divers et fictions en témoignent. Cette réalité se reflète dans le lexique. *Whipping-boy* (du verbe anglais *to whip*, « fouetter ») se traduit tantôt par « souffre-douleur », tantôt par « bouc émissaire ». Semblablement, l'allemand *Prügelknabe* (« souffre-douleur ») se décompose en *Prügel* (« coup ») et *Knabe* (« garçon »).

« On a souvent besoin d'un plus petit que soi... pour lui casser la gueule » : ainsi l'humoriste chanteur Pierre Perret a-t-il complété un adage célèbre

(« Les proverbes »). Il est évident que dans la plupart des cas, la victime injustement frappée est dans un état d'infériorité (intellectuelle, physique, sociale). Le différentiel de forces se constate dans des situations diverses qui suscitent des créations verbales. C'est ainsi que Pierre Bénard, dans *le Canard enchaîné* (18 octobre 1933) lança l'appellation « le lampiste » pour désigner une personne qui, au bas de l'échelle sociale, est copieusement accusée et sanctionnée à la place d'un chef puissant. Le lampiste, simple employé à l'entretien de l'éclairage, se voit imputer la culpabilité d'un supérieur hiérarchique qui tient à sa réputation et à son poste. De nos jours, « fusible » concurrence « lampiste » pour désigner un individu qui « paye » ou « trinque », malgré qu'il en ait, pour qu'un supérieur soit épargné. La catachrèse est facile à justifier : dans un circuit électrique, le fusible – alliage de plomb et d'étain – saute en cas de surtension, évitant d'endommager l'ensemble. Le « fusible » est un subordonné ponctuellement et injustement attaqué, victime d'une punition déviée de sa destination normale.

Retrouver les boucs émissaires, les souffre-douleur et les têtes de Turc

Pour retrouver les boucs émissaires, les souffre-douleur et les têtes de Turc, les directeurs du présent ouvrage ont retenu quatre entrées. La première s'attache aux victimes singulières, la deuxième aux figures collectives, la troisième aux transpositions littéraires et enfin la dernière aux processus.

Le rejet de l'autre, à partir duquel se forge souvent une identité sociale, s'inscrit généralement dans un processus de cimentation sociale, qui ne varie pas fondamentalement, que la victime soit individuelle ou collective, qu'elle soit bouc émissaire, souffre-douleur ou tête de Turc. Quelques personnages typiques tels ceux du traître, de l'espion ou du clown (contributions de Frédéric Chauvaud, Delphine Cézard) peuvent alors représenter des victimes idéales qui assument, à des degrés divers, toutes les fautes de la société. Lorsque la vindicte collective ou la colère particulière se porte sur un seul individu, l'analyse des réactions des « victimes » permet sans doute de mesurer la capacité de la personne prise à partie à surmonter sa « caricaturisation » (Christian Moncelet). Si certains hommes politiques réagissent violemment à l'iconographie satirique, ainsi Guillaume II (Bruno de Perthuis), d'autres parviennent à surmonter par le rire ou le mépris le sort qui leur est réservé, comme William Bougereau ou Francisque Sarcey (Solange Vernois et Christian Moncelet).

Depuis au moins l'époque médiévale des groupes ont été exclus ou considérés comme des parias. Leur appartenance à une communauté imaginaire ou revendiquée a été le prétexte à toutes sortes d'attitudes hostiles et de

mesures d'exclusion. Ainsi les cagots ont-ils été persécutés et parqués dans des quartiers réservés. Plusieurs siècles après, ils restent méprisés au point de ne pouvoir se débarrasser du stigmate dont ils avaient été affublés (Pierre Prétou). Ainsi se met en place une société des exclus: les étrangers (Delphine Diaz) ou encore des groupes professionnels comme les médecins rejetés par une partie des élites et de l'opinion publique (Barbara Stentz). D'autres groupes apparaissent encore plus démunis et peuvent apparaître comme des éternelles victimes à l'instar des mousses et des récidivistes relégués, souffre-douleur d'une situation ou d'un système (Nicolas Cochard et Jean-Claude Vimont).

Des romans et des pièces de théâtre, inspirés ou non de faits réels, présentent des figures de mal aimés victimisés. Au premier chef, se rencontre l'enfant, tel « Red le Démon », parent américain de « Poil de Carotte » dont le traitement littéraire, par Gilbert Sorrentino, allie subtilement violence et distanciation humoristique (Marie-Christine Agosto). Certains personnages assument le double rôle de bourreau et de victime, dans cet ordre ou inversement. Sous la plume de Camille Lemonnier, l'héroïne funeste de *Happe-chair* – incarnation réaliste du sociotype de la femme dépravée – mène la vie dure à son mari avant d'être pourchassée par la communauté (Petruța Spânu). Marcel Aymé raconte l'histoire d'un humilié devenu humiliant, qui exploite son don secret de passe-muraille pour empoisonner, par vengeance, l'existence de son supérieur, un petit chef de bureau (Jocelyne Le Ber). Le retournement de statut soulève, dans d'autres cas, le problème de la justice. On sait depuis *La Fontaine* que certains procès sont de terribles parodies et qu'on peut crier haro sur un pauvre baudet en transformant sa « peccadille » en « cas pendable ». *De Sang froid* de Truman Capote analyse, en profondeur, les tenants et aboutissants de l'assassinat légal – le châtement suprême – en réponse à la violence prédatrice du condamné (Guillaume Bauer). En outre, le corps judiciaire ne ferait-il souvent que sauver sa propre existence au prix d'une traque aussi implacable qu'injuste visant les ennemis de l'intérieur? C'est l'enjeu dramatique de *The Crucible* d'Arthur Miller, qui décrypte le maccartisme à travers une appropriation de l'épisode ancestral des « Sorcières de Salem » (Élaine Després).

Pour enclencher ou désamorcer le processus de victimisation d'une personne, le « médiateur » doit convaincre la communauté et les autorités interpellées du bien fondé de son propos. Le discours et ses techniques de persuasion sont donc mobilisés pour la sauvegarde de valeurs de référence tenues pour légitimes.

L'ordre à préserver peut être universel. C'est ainsi que le devin-guérisseur dans les sociétés ritualisées des hauts plateaux malgaches a pour mission de détourner toute violence malfaisante sur un objet bouc émissaire (Delphine Burguet). S'agissant des *Carnets de sous-sol* de Dostoïevski, étudiés

par Julie Racine, cet ordre correspond à une conception philosophique et littéraire de l'existence.

Il s'identifie éventuellement à un système politique. Dans l'Espagne du siècle d'or, la culpabilisation des Gitans, dans l'argumentation de Juan de Quiñones revêt, selon, Olivier Caporossi, une portée stratégique. De même, la désignation régulière et permanente de tête de Turcs par la presse satirique entre 1789 et 1835, a pour but la dénonciation d'un pouvoir mystificateur (Fabrice Erre).

Cet ordre enfin peut être une « simple » règle du jeu, visant à tester la psychologie collective, dans la confusion entre fiction et réalité. Le cinéma classique américain a fait ainsi de la figure du faux coupable un archétype du bouc émissaire. Fritz Lang et Alfred Hitchcock, dans certains de leurs films, ont cherché tout particulièrement à démontrer le mécanisme de victimisation qui a pu toucher la population immigrée aux États-Unis (Chloé Delaporte). Sophie Jehel, pour sa part, pose la question de savoir si *a contrario* la télé-réalité n'est pas une instance médiatique autoritaire, susceptible de créer de nouvelles habitudes mentales chez les spectateurs, et de fabriquer des boucs émissaires.

Dans tous les cas, le maître du jeu est bien celui qui contrôle de manière plus ou moins provisoire, le processus de manipulation non seulement du destin de la victime mais aussi de l'opinion publique.